

Peintures de paysages avec personnages

(In)actualité brûlante La chronique de Nathalie Georges-Lambrichs

« On ne saura jamais le fin fond de l'histoire : si c'est cette obsession de devoir passer par les mots qui leur donne le sentiment de rester en dehors de ce qu'ils vivent ou s'ils sont réellement atteints de cette infirmité de ne pas pouvoir accéder autrement à ce qu'ils vivent. » Ainsi écrit Stéphane Lambert, un écrivain belge, à la page 42 de son dernier ouvrage *Avant Godot* – le Centre culturel de Wallonie qui gîte à trois pas du Centre Pompidou et a édité cette carte postale en forme de lettre ouverte, où l'on peut lire : « en France, un écrivain sur deux est belge ».

Par la fenêtre de mon fantasma, je crois voir la « réalité ». (Cf. *Fenêtres* de Gérard Wajcman, aux éditions Verdier). Avec les mots de ma lalangue, j'ai l'illusion de partager mes pensées et mes visions. Telles sont les arcanes du programme minimal de méconnaissance du moi (PMMM) rigoureusement propre à chacun ; ainsi vont proliférant querelles, disputes, et autres passes d'armes que seules les guerres ont le pouvoir de suspendre, prescrivant les manières avec lesquelles chacun trouve matière à se tenir chaud avec ses proches, haïssant passionnément l'ennemi au loin. Du moins en allait-il ainsi au temps imparfait du jadis, avant que le lointain et le proche ne se confondent au point de présent et d'actuel où nous sommes rendus – je n'ai pas dit « à genoux ».

Pascal Quignard, maître ès-jadis, lut quelques textes la semaine dernière à la Maison de la poésie, puis se leva, marcha jusqu'au piano, s'assit, joua quelques mesures de Messiaen, puis *Les Ombres errantes* de Couperin, et nous laissa, dans ces ténèbres, en jouer encore. Pendant que l'ouverture du Salon du livre battait son trop-plein à Paris, quelques-uns avaient de leur plein gré progressé dans le creusement de leur tombe, s'encourageant de la bénévolence des ombres, leur tombe mentale, défendue comme leur part propre dans la « fosse commune du temps », me pris-je à me dire, sonnée par la puissance des ondes qu'en ce soir du monde, l'écrivain d'excellence et par excellence avait fait vibrer par son instrument. Un motus exquis, ubiquitaire, déchirant, un trou dans la trame des jours, un jour, autrement dit, dans la langue cliquetante des bobines des dentellières de jadis, s'opposant à la nuit.

Le paysage y était ouï, décliné dans toutes les nuances de noir, telles que présentes dans *Compagnie* de Beckett. La voix, son support, son trou, son aspiration.



Stéphane Lambert est aspiré par Beckett. Il met ses pas dans les siens, se rend en Allemagne, en 1937, à Dresde, s'oriente de sa lecture de la correspondance de son mentor pour visiter avec lui en différé les musées que Beckett a visités, peu à peu découvre au milieu des lettres précises des zones de silences, qu'il fait parler. Si Beckett n'a rien dit de ce tableau-là, n'est-ce pas que cela en souligne l'importance ? Des hommes, deux, ou un homme, seul, dans des paysages. *Silet*. Et déjà, entre les sifflantes bégayées, quelque chose bruit. Une oreille se déplie et se tend vers le paysage, l'ouïe ondule, s'approche pas à pas du cœur de son silence, elle s'abouche, ventouse, à des lèvres qu'un souffle écarte et la jonction se fait, une fois de plus, des mots s'enchaînent, jettent des ponts, forment des voies, et à mon tour je cède, comme un barrage, à cette aspiration. Beckett s'est tu quant à Caspar David Friedrich, dont vous saurez bientôt tout et davantage en tapant son nom sur Wiki, tout excepté ce qui se trouve dans l'*Avant Godot* de Stéphane Lambert. Rarement livre aura fait un usage si adéquat de sa structure spatiale, et mis en œuvre autant d'agencements de silences se heurtant et se répondant comme les volets d'un éventail démultiplié. Comment (re)trouver ce qu'il a fallu d'opérations préliminaires à un artiste – pertes et pertes et pertes encore, accomplies, malentendus cultivés et assumés, refus incompréhensibles, vexations involontaires se retournant en malédictions et autres mauvais traitements accumulés à foison – pour procéder à l'appropriation d'une zone entièrement neuve, à pourvoir de toute urgence d'existence neuve elle aussi, risque total, pari perdu d'avance, joie pure dans un océan d'amertumes et de compromis aveugles ? Car il advint que Caspar David Friedrich refusa d'aller à Rome, comme vous pourrez le lire aux pages 84-86 d'*Avant Godot*. Et l'auteur d'en déduire tout ce qui nous éclaire sur nos distorsions intimes, issues, hérités de ces expériences solitaires et devenues ordinaires, comme en témoigne la clinique quotidienne ; à savoir que notre regard porté sur le monde ne fait que nous en couper radicalement, que la ressource du langage ne pourra jamais combler ce trou ouvert à l'intérieur de ce « nous-même » qui nous deviendra de plus en plus étranger, et que c'est bénédiction de savoir cela, au moment où l'étranger nous revient sous la forme de ces hordes venues d'ailleurs qui ont déferlé sous le signifiant « barbares » dans les livres de classe de nos enfances coloniales, cuisant leur bifteck sous la selle de leur cheval. Friedrich est une leçon, lui qui « ne craignait pas la discorde » (p. 86).

Quant à Beckett : « Si cette solitude lui était nécessaire, cette nécessité n'excluait pas qu'il en souffrît ». Et que de cette souffrance il fit matière, propice à féconder le *nespace* lacanien dans lequel nous nous déplaçons avec lui, prenant le relais tandis qu'épuisé par son génie il s'est mis aux abonnés absents. Et nous prolongeons Beckett, c'est notre devoir, il y va de l'honneur de la littérature, que Lambert conjugue avec la peinture, et Martin Page avec le canular sérieux et l'amitié des abeilles, dans une farce posthume pleine d'allant qui ne manque ni de miel ni de piquant.

Composer, voilà ce qu'il nous reste à faire. Et y mettre toute la gomme jusqu'à pouvoir rire, propre de LOM-en-corps.



C'est bien ce que fait Béatrice Commengé, qui persévère dans sa démarche, et comme nous disons qu'il n'y a pas de psychanalyse sans engagement du corps des partenaires, se met en route, seule, vers des pays lointains, et de retour se peint munie de ses carnets de lecture où elle avait consigné les détails qui devaient lui permettre de procéder.

De quoi s'agit-il ? N'est-ce qu'une fidélité aux auteurs aimés d'elle qui la fait se recueillir là où ils ont vécu et travaillé ? Ce serait court. Après Nietzsche, Hölderlin, Rilke, aujourd'hui c'est Lawrence Durrell, qui divise plusieurs générations de lecteurs entre les amoureux de son *Quatuor* et ceux qui ont reculé devant le volume du volume. Mais ce ne sont pas simples pèlerinages.

Béatrice Commengé revient ici sur ses traces, elle qui traduisit le *Journal* d'Anaïs Nin à 20 ans, se faisant quatrième dans le célèbre trio. Elle brava sa timidité pour rencontrer Durrell dit « Larry » quand il se fut dit en elle, de manière certaine, qu'écrivain elle serait, ou rien et que si celui-là était vivant, elle se devait de ne pas le manquer. Et des décennies plus tard, avant de s'engager dans ce qui vient à son heure comme un grand œuvre et concerne le cœur de son expérience propre avec un pays perdu et une perte en souffrance, voilà qu'elle se recule pas devant le grand périple, vers l'Asie d'abord, et stationne en Grèce, avant de filer vers l'Argentine. Je survole, elle non, et vous lirez comment elle s'y prend, que je répèterais mal. Je dirai ce qu'elle m'a fait entendre : les yeux qui contemplant les paysages se referment dès qu'ils les reconnaissent pour leur. Tout cet effort pour voir la chaîne des montagnes dont reste une photographie, et dont il était écrit au départ qu'il ne resterait que des éclats était nécessaire pour trouver le ton convenant à leur traitement, pouvoir sans escroquerie en faire cas et les réunir en cette sorte de « non biographie » qui polit et efface jusqu'à la trame tous les petits accidents de la vie, allant par les chemins des rythmes qui s'imposent à la marche, en frayant de plus escarpés à la plume, jusqu'à ce que la trame apparaisse, et, qu'arrivée là, l'écrivain se trouve enchaînée au métier : c'est son tour.

Le témoin est passé comme un ange de Rilke, couvrant de son aile, le temps d'une brève éternité, le fracas du monde. Tant il est vrai que la nuit reste en avance d'un jour, et qu'il s'agit toujours, cette ombre, de la rapprocher de son degré zéro, comme Beckett le fait entendre dans *Compagnie*.

Beckett n'écrivit pas le grand livre qu'il projetait sur Samuel Johnson (dont un avatar allégé de quelques lettres se faufile entre les ruches de Martin Page).

Chaque écrivain suscite ses lecteurs. Et ses inventeurs. Affaire de conduction. Vers Beckett, un énorme livre de référence, la biographie de James Knowlson (*Actes-Sud*) sur la vie de Beckett, et un tout petit livre de Christine Léger dévolu à ses *Vies silencieuses*. De quoi nous disposer à sauver, avec « Sam », l'honneur de la littérature, comme Lacan dit qu'il le fit.

Jusqu'à dire « poubelle », au lieu de « rideau ». Poubelle, la vie ?

Les attentats de Bruxelles viennent d'avoir lieu, je l'apprends pendant que j'écris ces lignes.

Performance de ténèbres sur la mort et les morts de l'automne, de Pascal Quignard, présent le 15 mars dernier à la Maison de la Poésie. (à paraître).

Avant Godot de Stéphane Lambert, Arléa, 2016, 168 p.

Une vie de paysages de Béatrice Commengé, Verdier 2016.

L'Apiculture selon Samuel Beckett de Martin Page, éditions de l'Olivier, 2013 et Points Seuil.



